

Bibliothèques Méjanés



D'UNE RIVE À L'AUTRE
PAROLES D'EXIL

Recueil de textes

Ce recueil « *D'une rive à l'autre : paroles d'exil* » est l'histoire d'une belle aventure commencée à la Méjanes entre des exilés venus chercher la paix dans notre pays et Sylvain Prudhomme, prix Femina et Landerneau 2019 pour son dernier roman *Par les routes* édité chez Gallimard.

Les textes ci-dessous sont le souvenir et le prolongement de ces deux jolies rencontres.

L'aventure narrative s'est poursuivie tout au long du confinement, pendant les cours proposés aux participants par le collectif Agir et l'IEP via le programme each one (ex Wintegreat).

Avec la complicité de Karine, Hélène et Yvette.

Souvenirs d'enfance, paroles d'exil, évocations poétiques à partager comme une promesse d'avenir venue d'ailleurs.

Serkan – Elle donnait des gifles

Quand j'étais petit, j'habitais dans une petite ville à l'ouest de la Turquie.
Cette ville s'appelait Tikirdag, c'était au bord de la mer de Marmara.
Je me souviens de mon école, j'avais 6 ans.
J'étais malheureux dans cette école à cause de mon institutrice.
Elle était méchante, vraiment méchante.
C'était une vieille femme, grosse et laide.
Je ne l'aimais pas, parce qu'elle nous donnait des gifles mais aussi
des coups. Des coups de pieds, des coups de poings.
Un jour, j'ai décidé de lui déclarer la guerre !
D'abord, je lui dis que je ne l'aimais pas !
Ensuite, que si elle continuait à me taper dessus, j'allais aller le dire
au directeur et qu'elle serait renvoyée.
Elle a arrêté de me battre.
Mais, elle a continué à battre les autres.

Serkan, 35 ans, demandeur d'asile, est arrivé en France en janvier 2020.

**

Nuh Tufan et Hélène – Exil

Tu as les yeux de tes saisons,
feuilles d'automne et rouge cerise

Ton cœur est en morceaux.
Un morceau pour hier, l'autre pour avant-hier.

Pour toi le monde a perdu ses couleurs.
Chaque fois que les feuilles tombent des arbres,
elles sont très tristes,
mais c'est le ciel qui pleure toujours.

Tu as les yeux de la pluie,
chaque goutte est une perle de nuit.

Et l'ange a quitté le bord de l'horizon, pour habiter tes yeux.

Nuh Tufan et Héléne – Ces yeux-là

Je me souviens de la première fois que je t'ai vu.
Il y avait beaucoup de monde et tu m'as dit : je m'appelle Victor.

Je me souviens de la dernière fois que je l'ai vu.
Il n'y avait plus que ces yeux qui me regardaient, ces yeux qui
s'accrochaient à la vie.
C'est triste quelqu'un qui te regarde avec les yeux de la mort.

Je me souviens de tes yeux inclinés vers la nuit, avec un je ne sais quoi de
triste à mourir.

Je me souviens des files d'attente dans tes yeux, à la plate-forme.
Je me souviens que tu ne connaissais de Marseille que la préfecture.
Je me souviens que tes seuls papiers servaient à allumer des cigarettes.
Je me souviens que tu avais un ami qui ne savait plus où tu étais.

Ta tête est pleine de subjonctifs et de synonymes,
tu composes avec le passé, mais dans la vie il faut effacer les virgules pour
ne pas tomber dans la tranchée.

Mon cœur est un puzzle auquel il manque des pièces.

*Nuh Tufan, 30 ans, a quitté son pays pour des raisons politiques. Il est
arrivé en France il y a 11 mois, et est toujours demandeur d'asile. Les
textes de Nuh Tufan ont été écrits à quatre mains avec **Héléne**, pendant le
confinement.*

Aboubacar – On ne sait pas tout ce que peuvent les enfants

En Guinée, mon grand-père aimait nous raconter des histoires venues des villages voisins. Un jour, il nous appelle et nous dit qu'il va nous raconter ce qui vient d'arriver à une sorcière du village de Fededou, près de Banankoro. Il nous raconte que la femme était très forte en sorcellerie, tellement forte qu'un matin elle s'est mise à réclamer de participer aux réunions des hommes.

Les hommes n'ont pas voulu la contrarier, ils ont dit oui.

Et puis un jour la sorcière est allée encore plus loin : elle a demandé à participer à une cérémonie de circoncision. Une cérémonie exclusivement réservée aux hommes, depuis la nuit des temps.

Cette fois les hommes ont dit non.

La sorcière a dit d'accord, on va voir ce qu'on va voir.

Les hommes ont fait semblant d'annuler la circoncision, et ont voulu la faire en cachette.

Mais l'un des enfants qui devait être circoncis a protesté :

- Moi elle ne me fait pas peur. Je veux qu'on fasse comme d'habitude.
- Mais on ne peut pas, ont protesté les hommes.
- Vous allez voir qu'on peut, a dit le garçon.

Et il est allé voir la sorcière pour lui annoncer le jour et le lieu de la circoncision et lui dire qu'il ne voulait pas qu'elle vienne.

- Je vous demande de rester chez vous. Ne venez pas, ou vous allez faire peur à tout le monde.

La sorcière s'est étonnée :

- Tes parents n'ont même pas le courage de venir me voir eux-mêmes. C'est toi qui viens me dire ces mots, un enfant. On va voir ce qu'on va voir.

Le jour de la circoncision approche.

La veille, l'enfant retourne voir la sorcière :

- C'est bien promis alors, vous ne viendrez pas ?

Mais le lendemain, en arrivant à la cérémonie, l'enfant a vu un oiseau bizarre posé sur une branche toute proche de la cérémonie. Il a reconnu la sorcière, transformée en oiseau. Il a pris une pierre et l'a jetée sur l'oiseau, le tuant sur le coup.

Au même moment, dans sa maison, la sorcière a eu un choc et s'est mise à saigner abondamment.

Elle a essayé de se soigner, mais les jours suivants son état n'a fait qu'empirer.

Finalement l'enfant est ressorti du bois sacré au bout de quelques jours. Et ce jour-là, à cet instant précis, la sorcière est morte. Personne ne s'en doutait, mais l'enfant était un « dankama ». Un envoyé de Dieu, en malinké. Chargé par Dieu d'une mission bien précise : débarrasser le village de cette sorcière. Et rien ne pouvait l'arrêter.

Aboubacar, 24 ans, originaire de Guinée Conakry, est arrivé en France en 2019.

**

Burhan – Un jeu dangereux

Quand j'étais petit, avec mon frère, nous aimions beaucoup jouer ensemble. Nous inventions toutes sortes de jeux. Nous aimions particulièrement jouer avec l'eau, il y en avait dans le jardin de mon grand-père. Un jour, nous avons inventé un nouveau jeu. Un de nous devait attacher l'autre à un arbre. Celui qui était attaché devait essayer de se libérer. J'ai attaché mon frère avec un nœud très serré. À ce moment-là, j'ai entendu la voix du laitier qui rendait visite à mon grand-père tous les vendredis soirs. Nous étions vendredi. J'ai couru pour lui dire bonsoir. Comme tous les vendredis, il m'a raccompagné chez moi.

Plus tard tout le monde a cherché mon frère, on a même appelé les gendarmes. Je n'ai rien dit. J'avais oublié mon frère !

On l'a finalement retrouvé, il s'était endormi !

Mon père m'a grondé très sévèrement et à tous les deux, il a conseillé de ne plus jouer à des jeux dangereux.

J'avais appris la leçon, je n'ai plus jamais fait de mauvaises plaisanteries à personne.

**

Nuh Tufan et Hélène – Cœur parapluie

Mon cœur est un morceau de ciel bleu
avec un arc-en-ciel de pluie.

D'en bas, on voit l'arc en ciel qui pleure,
d'en haut les oiseaux le voient sourire.

Mon cœur est une boule de cristal sans avenir.
Tous les chemins mènent vers toi mais tu n'es plus.

Chemin de pluie chemin de larmes.

On m'a dit que le chagrin s'efface,
à petits pas, sans bruit.

Flocons d'hiver flocons de nuit.

Nuh Tufan et Hélène Le Turc et l'Italien

Il était une fois sur un arbre perché un Turc qui fumait tranquillement
malgré le ramadan.

Il roulait sa cigarette en attendant la nuit.

Il se disait : « dis donc Allah ! J'aimerais bien que quelqu'un passe pour me
faire passer le temps. »

L'arbre était très grand et il fallait beaucoup de temps pour
redescendre, toute la journée peut-être.

Et personne ne passait pour l'aider à passer le temps.

Ce Turc était un peu mélancolique, il roulait sa tristesse avec son tabac, et
la nuit il fumait, et le jour il pleurait.

Quelqu'un passa enfin, avec des sourcils en triangle et des yeux tristes,
c'était un Italien.

Mais le Turc comprenait.

Et l'Italien pensa : c'est beau un Turc sur un arbre qui prie en attendant le
jour. Ça a le visage de l'Orient, un goût de caravansérail.

Le Turc était nomade, tous les Turcs sont nomades.

Le Turc pensait :

Mon identité, c'est ma feuille de tabac, chaque fois que je fume, je la perds, chaque fois que je l'éteins, j'en retrouve une autre.
Ça tient chaud, quand on attend en haut des arbres. Il faut juste ne pas avoir le vertige, et attendre que quelqu'un passe.
Le Turc pensa : je suis une cigale qui fume une cigarette et l'Italien le renard qui s'approche de moi.
Il me dit que j'ai une belle voix et je laisse tomber ma cigarette en chantant. Qu'importe il me restera le paquet.
Et il ajouta : je suis comme un miroir, vous verrez ce que vous êtes en me regardant.

Et la nuit partit en fumée.

**

Burhan – Le chien amoureux

Quand j'étais petit, avec mes parents, nous allions tous les étés en vacances dans un village. C'était un village au nord de la Turquie dans la province d'Amasya. Amasya est connue pour ses pommes et ses cerises. Il y a des vergers, partout !

Un jour, tous les enfants jouaient avec un chien à côté du jardin de mon grand-père. C'était un gros chien avec des dents énormes. Il portait un collier en métal à clous. Je le trouvais plutôt effrayant mais j'ai quand même voulu jouer avec lui moi aussi. Soudain, quelqu'un a sifflé très fort et le chien a eu peur. Il m'a mordu la bouche. Je saignais et mon père m'a conduit immédiatement à l'hôpital. Le docteur m'a recousu les lèvres. A notre retour à la maison, tous les voisins étaient là. Certains voulaient tuer le chien, d'autres étaient contre.

Un mois plus tard, le chien est mort. Il m'avait mordu mais je ne lui en voulais pas. J'ai pleuré.

Tout le monde plaisantait : « Tu n'aurais pas dû l'embrasser... Baiser d'amour... il est mort d'amour »

Ça ne me faisait pas rire !

Cette histoire est toujours racontée quand je retourne dans le village

Et tout le monde rit !

Burhan, 35 ans, marié, père de 2 enfants, est arrivé de Turquie en juin 2019.

**

Analy – Un apprenti voleur

C'est une histoire très courte. C'est la première fois que j'ai eu affaire à un voleur.

J'étais au Venezuela, je venais de descendre en bas de mon immeuble. Et là un type m'arrête et me menace.

- Donne-moi ton sac !

Ça ne m'était jamais arrivé, il n'avait pas l'air de plaisanter.

Evidemment je lui donne mon sac.

Et puis tout d'un coup je ne sais pas ce qui me prend. Je m'entends crier :

- Attends ! Dedans il y a ma carte de séjour, rends-la moi.

Et miracle, le type me tend le sac pour que je la prenne.

Je lui rends le sac, il va partir avec, et je ne sais pas ce qui m'arrive, je recommence :

- Attends ! Il faut que je récupère aussi mes papiers d'identité.

Et il me tend à nouveau le sac, je récupère mes papiers, je le lui rends.

Il va partir, et alors ça me traverse l'esprit tout d'un coup :

- Attends ! Tu crois pas que je pourrais prendre aussi ma carte bleue ?

Et à nouveau le type me tend le sac.

Mais cette fois il n'en peut plus, et il me le rend définitivement.

Et la seconde d'après il s'enfuit en courant.

C'était la première fois qu'on me volait, mais lui j'ai l'impression que c'était son premier vol.

Analy, 49 ans, est arrivée du Venezuela en 2017.

**

Nuh Tufan et Hélène – Le cyclope

Il était une fois
un cyclope qui se sentait aussi seul que son œil.
Il regardait dans le ciel, les nuages franchir les frontières du monde et se
disait,
c'est où le pays des droits de l'homme ?
Et son œil était traversé d'éclairs de feu.

Ce cyclope était chauve et vivait dans une grotte remplie de fraises rouges.
Chaque jour il mangeait une fraise
parce qu'il n'y avait rien d'autre dans sa grotte
et chaque nuit il regardait les nuages de son œil unique.
Et il y passait des orages.

Son œil était une mappemonde où il se promenait tristement.
Et le monde se refermait sur lui
sans jamais lui montrer le chemin de la liberté.

Car, même avec de belles fraises bien mûres
il faut deux yeux pour trouver ce pays.

**

Mohammad Rashad – Comment je me suis retrouvé en France

En Syrie, j'habitais Damas. Au début tout était très calme, j'allais à l'école, j'étais bon élève. Mon père était parfumeur.
Et puis le 30 mars 2011 la guerre a commencé. Il y a eu de plus en plus de contrôles, le service militaire est devenu obligatoire et très long. J'avais 14 ans, mes parents ont voulu que je parte pour éviter de devoir partir à l'armée. J'ai abandonné le collège. On s'est envolés pour le Yémen, à bord de l'avion on était une bonne trentaine de cousins, cousines, oncles et tantes. On était très tristes de partir. Pourquoi le Yémen ? Peut-être parce que là-bas la vie était moins chère que dans d'autres endroits. Au Yémen aussi il y avait la guerre, mais la situation n'était pas trop dangereuse, rien à voir avec aujourd'hui.

Au Yémen je suis allé dans une école privée. J'ai voulu trouver du travail, mais personne ne voulait m'en donner. Tu es trop jeune, me disaient tous les employeurs.

Après le Yémen on est allés vivre à Bahrein. Pendant 6 ans. Là je me suis fait quelques amis, j'ai passé mon bac. Mais la vie y était très chère. Et j'avais du mal à obtenir un contrat de travail.

Alors il a fallu que je reparte.

Pourquoi la France ? Mon père avait plusieurs fois travaillé avec des gens de Grasse, pour ses besoins de parfumeur. Il avait l'habitude de vendre et d'acheter à des marchands de Provence. Ça lui plaisait l'idée que je vienne ici. Ça l'arrangeait aussi, peut-être ! En tout cas il m'a dit que je m'y plairais. Et c'est devenu mon but. Dans la vie il te faut viser un but.

J'ai obtenu un visa d'un mois pour la France. C'était il y a 8 mois.

Et aujourd'hui je suis toujours là !

Mohammad, 22 ans, arrivé de Syrie en 2019, vient d'obtenir le statut de réfugié.

**

Deniz Yildizid – Je n'ai jamais voulu grandir

Aux mères en exil qui ont dû quitter leur pays, et dont le cœur est resté avec leurs proches.

C'était une journée d'hiver plus froide et plus lourde que jamais...

Nous étions assis tranquillement dans la voiture sans nous regarder.

Comment pourrai-je dire au revoir ?

Quand pourrai-je le revoir ?

Pourquoi devrai-je partir d'ici ?

Comment pourrai-je respirer après ça ?

Des larmes allaient m'étrangler, si je prononçais le moindre mot...

Mais je devais parler... les mots ont fini par sortir de ma bouche dans un flot

de larmes :

- Si tu me dis de ne pas partir, si tu me dis de rester là, je resterai là ! C'est comme la mort de te quitter. Mais rester là, c'est aussi mourir un peu chaque jour. Combien de fois une personne meurt-elle dans sa vie ?

- Je ne peux pas te dire de partir, mais je ne peux pas te dire de rester non plus... Je dois protéger et penser à la vie de mes enfants. Et toi, tu dois protéger et penser à la vie de tes enfants.

- Mais moi, j'ai toujours voulu rester enfant, rester ta fille mon cher PAPA ... au revoir PAPA.

Deniz Yildizid, « étoile de mer », en turc, a dû quitter ses parents en 2019 à cause de la pression du régime turc, pour venir vivre en France avec sa famille.

**

Nuh Tufan et Hélène – Un monde en noir et blanc

Jaune safran, le sable du désert, avec des caravanes de chameaux.
Il regarde le soleil, et ça lui brûle un peu les yeux.
Son pays a deux bosses, une pour la nuit, l'autre pour le jour ; une pour l'automne, l'autre pour le printemps.
L'automne il hiberne dans l'une, le printemps il s'éveille dans l'autre.
Et le désert ressemble à un hamac de sable et de feu.

Il fait des rêves en couleur, la couleur du temps.
Gris des nuages, noir des orages.
Il s'y promène à cloche pied, avec son cœur tout plein d'étoiles.
Dans une étoile dort sa liberté, avec de grands cils d'or fermés sur ses paupières.

Mais pour lui, la vraie vie est en noir et blanc il est le seul citoyen de ce monde sans papier et sans passeport.

Dans le noir de sa prison, dans la nuit sous ses paupières, il dessine un monde en colère.
En prison, ça ne sert à rien d'ouvrir les yeux on ne peut pas voir au loin.

Il y a des grilles métalliques entre les murs et la face du ciel : c'est sa ligne d'horizon.
Les gens libres ne peuvent pas atteindre leur ligne d'horizon, les prisonniers non plus mais la différence c'est qu'eux jettent du pain à l'horizon pour les oiseaux.

Il n'y a pas d'échelle pour monter du désert dans le ciel. Juste du sable et des chameaux.
Avec le sable il recouvre ses souvenirs. Avec les chameaux il s'enfonce dans l'oubli.

**

Nuh Tufan et Hélène – Un pot de Nutella

Le matin, quand je te réveille, ta voix est dans les nuages.
Tu ne sais plus parler français, elle traverse la frontière à petits pas.
C'est drôle une voix qui traverse la frontière à petits pas.
Une voix de solitude et de tristesse.
Une voix, avec des points virgule à chaque carrefour.

La nuit, quand je te parle il y a des naufrages dans ta voix,
Avec des pots de Nutella où tu cherches un peu de douceur,
Des chats tout gris qui appellent leurs amis,
Un chameau qui traverse le désert et une pendule qui agite ses aiguilles.

Des cailloux dans ton baluchon il y en a beaucoup,
Tu boitilles un peu, un œil vers la lune et l'autre vers la terre.
Et tes rêves ont l'odeur du muguet du premier mai.

**

Ahmet – Au-delà des frontières

Des compagnons de route inattendus

Mon histoire a commencé début 2019. C'était une froide journée d'hiver. J'avais décidé de quitter mon pays en passant par Edirne. Je suis arrivé un soir en bus. J'avais rendez-vous avec mon passeur. J'ai entendu quelqu'un m'appeler à travers le verre teinté d'une voiture noire : je me suis jeté dans la voiture. J'ai lâché un soupir de soulagement. J'étais inquiet parce que j'étais peut-être suivi. Je confiais ma vie à quelqu'un que je n'avais jamais rencontré. La voiture a démarré dès que la porte s'est refermée.

Nous ne nous sommes rien dit pendant dix minutes. Mon agitation s'intensifiait. J'ai alors réalisé que je n'étais pas seul. Il y avait un jeune garçon au printemps de sa vie. Avant de le voir, je croyais qu'il avait une soixantaine d'années. Devant, sur le siège passager était installée une vieille mamie et la 3ème personne avec nous à l'arrière, devait être son mari.

On roulait vite dans l'obscurité. Je ne voyais pas où nous nous dirigeons derrière les vitres aveugles. La voiture était tellement vieille et fatiguée que je pouvais sentir les vibrations du moteur et des pneus sur tout mon corps. Une odeur de pot d'échappement insupportable nous a accompagnés tout au long du voyage.

Personne n'avait le courage de parler. Nous sommes passés d'une route pavée à une route de terre et de cette route de terre aux champs.

La vieille a brisé le silence en s'adressant au chauffeur : « Mon garçon, la vitre est embuée, tu ne vois rien, arrête-toi, je vais la nettoyer. » Le chauffeur l'a remerciée. Jusque-là, personne n'avait pu voir son visage. Il a eu un sourire quand la vieille dame a ajouté « Mon garçon, comme tu es gentil ! » Apparemment, elle n'était pas très au courant de la situation...

La nuit la plus longue

Après un trajet d'une heure, le chauffeur a arrêté la voiture au milieu d'un champ. « Vous allez finir à pied ». Il est rapidement descendu de la voiture et a ouvert notre porte. J'ai vite pris mon sac à dos qui contenait toute ma vie. Nous avons commencé à marcher à travers les champs boueux, dans

l'obscurité totale d'une froide nuit d'hiver. Le chauffeur roulait devant. Il n'y avait même pas de clair de lune dans le ciel. En quelques minutes, j'avais de l'eau jusqu'aux chevilles. Bientôt jusqu'à la taille.

Le chauffeur se dirigeait dans le noir, il avait l'air de connaître le chemin par cœur... Nous faisons une pause quand nous avons réalisé que le vieux couple ne suivait pas le rythme. Nous avons pris leurs bagages pour alléger leur marche. Environ trois heures plus tard, nous avons atteint la côte de la rivière Meric. Quand nous sommes arrivés sur la rive, quelqu'un nous attendait pour passer la frontière avec la Grèce. La rivière était calme. Avant de commencer ce voyage, je savais que je vivrais la plus grande peur de ma vie là-bas. Beaucoup de vies ont été perdues dans ces eaux. J'étais au milieu de ce scénario d'horreur dont je rêvais depuis des jours. Ce fut le voyage le plus court mais le plus long de ma vie. Quand nous avons traversé, tout le monde remerciait Dieu. Notre guide nous a décrit le chemin et a disparu dans l'obscurité. Il avait vaguement parlé d'une lumière jaune.

Médecin malgré moi

Nous avons tous en tête la lumière jaune dont nous avait parlé le passeur. Elle s'est allumée au bout de 3h de route... Enfin, nous commençons à nous sentir en sécurité. Nous nous sommes mis à chuchoter, à faire connaissance... ça nous rassurait.

Avant le début du voyage, j'avais décidé de me présenter comme médecin. Oui, un médecin qui venait de commencer sa carrière. C'est donc ce que j'ai dit : « Je suis médecin ». Il faut savoir que si l'on rencontre un médecin turc, on lui parle immédiatement de tous ses maux. Cette fois, c'est à moi que c'est arrivé ! J'ai eu droit à la liste de tous les bobos et maladies de la mamie. Elle m'a décrit tous ses organes malades en quelques minutes. Elle m'a expliqué combien de médicaments elle prenait chaque jour, quel médecin elle aimait, lequel elle n'aimait pas. Quand elle a terminé, il y a eu un profond silence. Elle attendait une réponse de ma part. J'ai agité la tête confirmant ce que ses médecins avaient dit pour briser le silence et j'ai pris soin de souligner que tout allait bien.

À chaque fois qu'on discutait, j'essayais de changer de sujet, mais mes efforts étaient vains. Une fois, elle m'a dit « J'ai mal au ventre, que dois-je faire, mon fils ? ». J'ai répondu histoire de dire quelque chose : « Buvez de l'eau, ma tante ». Quand elle m'a rétorqué : « Si je bois de l'eau, c'est encore pire », j'ai réalisé qu'il ne fallait vraiment plus que je parle.

Après des heures de marche difficile, nous avons enfin atteint la fameuse

lumière jaune : la frontière ! Il y avait un drapeau et un soldat devant. Nous avons crié dans sa direction "*Nous sommes des réfugiés*".

À l'arrivée de la police sur les lieux on nous a interrogés. « Il est médecin », on a répondu pour moi. Les flics ont été surpris et m'ont harcelé de questions telles que : Depuis combien d'années êtes-vous médecin ? Quelle est votre spécialité ? Dans quel hôpital avez-vous travaillé ?... Je n'ai pas voulu aller plus loin, j'ai dit la vérité. Je me souviens encore de la déception de mes compagnons de route...

À chacun ses secrets

J'étais très curieux de savoir ce qu'il y avait dans les lourdes valises du couple que j'avais portées avec mon jeune ami tout au long du périple. Nous sommes arrivés en garde à vue et avons ouvert la boîte de pandore. Que n'avons-nous découvert ! Draps, vêtements, livres à colorier, aimants, pâtisseries... rien que des choses indispensables !

Nous avons refermé les valises sous le regard interloqué des policiers. Finalement mes deux compagnons de route aussi avaient leur part de secret... mais c'est nous qui l'avions portée tout ce temps !

Après avoir obtenu notre liberté, nous ne nous sommes plus revus. Je suis maintenant en France, où j'ai écrit ces lignes. J'espère que mes compagnons de route apprécient la liberté dans un pays loin de la Turquie... Je ne le saurai sans doute jamais.

Aujourd'hui je me souviens de ces épreuves comme si c'était hier mais je les raconte dans un grand éclat de rire.

Ahmet, 35 ans, est arrivé en France il y a un an avec sa famille.

« Mon histoire est douloureuse et réelle, comme l'histoire de tous ceux qui ont dû quitter leur pays par obligation. Je n'aurais pas imaginé quitter la terre que j'appelais "une promesse". J'ai dû quitter mon pays pour des raisons politiques. Mon amour avait évolué à contrecœur en haine. Je n'étais pas le seul à réagir de cette façon. De nombreuses vies étaient perdues sous nos yeux. Tranquillement et tristement. Maintenant, quand j'y pense, je me dis que c'est aussi ça le destin. Je finirai ma vie à la force de mes propres mains, avec beaucoup de travail et de difficultés. Ce sont ceux qui sont restés en vie qui m'ont conduit à ça. »

**

Nuh Tufan et Hélène – En voiture Simone

Simone est une petite bonne femme avec un manteau orange et un vieux chapeau de paille.

Elle rit toujours, Simone, parce qu'elle a une voiture qui brille et un chapeau de paille.

La nuit parfois, elle a des insomnies, surtout avec la pleine lune.

Alors elle monte sur le toit de sa maison et cache le visage de la lune avec son chapeau.

Ainsi, elle peut se rendormir.

Elle n'a pas de permis de conduire, c'est pourquoi elle doit pousser sa voiture tout le temps.

Tut !Tut! Poussez-vous, c'est moi Simone. Vous ne voyez pas que je suis sans permis. Allez, poussez-vous, je pourrais vous écraser.

Mais dans son pays, permis ou pas, tout est permis.

On délivre des certificats de bonne conduite à tous les coins de rue.

Simone est toujours confuse, personne ne la comprend, d'ailleurs elle-même ne se comprend pas. Mais ça n'a pas d'importance.

Si elle met toujours le chapeau, ce n'est pas pour échapper au soleil, c'est pour ne pas attraper un coup de lune. Elle met le manteau pour ne pas avoir froid. Il y a une petite souris, dans le manteau. La souris lui tient compagnie. Ainsi elle n'est jamais seule, elle n'est jamais triste.

Simone pousse sa voiture, elle ne prend jamais personne, sauf sa petite souris.

Ce n'est pas elle qui pourrait abîmer le cuir des sièges. Et puis d'ailleurs, elle reste toujours dans son manteau. Une souris, c'est aussi bien qu'un permis de conduire.

D'ailleurs, elle n'est pas prête de le passer.

Car ce pays, c'est le pays de la liberté.

« En voiture Simone ! »

Et garde toujours ta petite souris près de toi !

Un siège dans la voiture pour elle, un autre siège dans le manteau pour la souris, c'est elle qui pousse la voiture et c'est la souris qui pousse Simone...

Si un jour elle change de pays, sa souris lui soufflera les réponses aux questions de l'examen du permis de conduire. Mais en attendant, Simone pousse, pousse son auto. Et la souris lui crie : En voiture Simone !

**

Hakan – Mon dernier blablacar en Turquie

Le jour où j'ai décidé de quitter la Turquie, c'était le 19 avril, j'étais avec un ami, Talha, étudiant dans la même école que moi. On habitait Ankara, on travaillait dans la police et un matin on a pris la décision de s'enfuir par la frontière avec la Grèce. On a préparé notre départ. On a pris des billets de bus jusqu'à Istanbul. Et sur Bablacar j'ai repéré un chauffeur qui partait de la gare routière d'Istanbul pile à l'heure où on y serait, direction Edirne, la ville qui fait la frontière avec la Grèce. J'ai réservé deux places, le type nous a acceptés.

Tout se présentait bien, on savait qu'il fallait qu'on cache la vraie raison de notre départ, qu'on fasse attention aux policiers. On avait décidé de se faire passer pour deux hippies en voyage, avec un look un peu routard, deux jeunes qui veulent partir sac au dos et voir le monde.

Sauf que mon copain Talha était un étudiant super brillant, d'une des meilleures universités du pays, avec de petites lunettes d'intello. On n'avait pas du tout des têtes de hippies !

Le jour du départ arrive. À Istanbul on retrouve notre chauffeur blablacar. Je me rappelle son nom : Mehmet. On monte avec lui, on commence à parler. Je lui raconte qu'on est en vacances, qu'on veut voyager, voir du pays. Et puis je lui demande ce qu'il fait comme métier.

- Je suis policier, il me répond.

Avec Talha on échange un regard un peu affolé, mais on essaie de rester calmes. Je regarde l'heure : ça fait une demi-heure à peine qu'on est partis, et le trajet doit durer deux bonnes heures au moins.

- Policier ! je m'exclame. Ah c'est génial policier, j'aurais adoré faire ça, mais c'est pas facile d'avoir une place. Et vous êtes policier où ?

- À Edirne.

Le type était policier à la frontière ! C'était fou.

On s'est dit qu'on était foutus. Et puis tout le trajet s'est passé comme ça, à continuer de parler avec ce Mehmet, chargé précisément d'attraper les migrants comme nous.

On est arrivés à Edirne, on a vu la mosquée de la ville, une des plus anciennes et des plus célèbres de Turquie. Et on a réussi à passer en Grèce le soir même.

Et quelques jours plus tard, alors qu'on était déjà loin, très loin, on a reçu cet avis de Mehmet sur Blablacar : « Deux amis voyageurs très sympathiques, très avenants. Au plaisir de vous revoir ! »

***Hakan** a dû fuir son pays, la Turquie, car il était commissaire de police et a osé dire qu'Erdogan était un voleur. Comme son ami **Talha**, il a été licencié sans raison. Il a obtenu le statut de réfugié en décembre 2019.*

**

Mouammar – L'autostop à Beyrouth

Avant de venir ici, j'habitais à Beyrouth. La situation était tendue, et parfois pour prendre l'air j'allais dans une maison qui appartenait à mes parents, sur la colline, à 5 kilomètres au sud de la ville. Là-haut j'avais la vue, le calme, l'air de la forêt. Je pouvais écrire plus tranquillement.

Au début je n'avais pas de voiture, je faisais du stop pour aller jusque là-haut. Et puis un jour j'ai pu avoir une voiture, et c'est moi qui ai pris les autres en stop. Souvent des femmes, ou des personnes âgées, pour les aider, ne pas les laisser attendre seules dans la forêt. C'est un endroit où il y a des chiens errants, des renards, des sangliers. On s'entraide, c'est normal. Il y a des gens que j'ai pris comme ça dix fois, quinze fois. À la fin je les connaissais bien, on avait presque rendez-vous pour le trajet. C'est très riche toutes ces rencontres. Pour un écrivain c'est une matière formidable.

Et puis un jour je suis tombé sur un type auquel j'ai eu le malheur de dire que j'étais athée. Il s'était mis à me parler de religion, à me questionner sur la religion. Et moi j'aime bien débattre, je n'ai pas ma langue dans ma poche, je dis ce que je pense. Alors je lui ai dit que je n'étais pas croyant. Qu'est-ce

que je n'avais pas dit ! Il s'est mis à me sermonner, à devenir agressif, violent. Il y en a de plus en plus des types comme ça au Liban. Intolérants, méchants.

Je ne l'ai plus jamais pris. Je le regardais les fois suivantes et je pensais sans m'arrêter : Toi, que les sangliers te mangent !

Mouammar, journaliste et écrivain libanais, a obtenu le statut de réfugié en décembre 2019

**

Nuh Tufan et Hélène – Droit d'asile

Il était une fois : c'est comme ça que commence les histoires d'amour et de pays perdu.

Un garçon aux yeux si tristes, qu'ils avaient pris la couleur de la lune.

Il rêvait toujours et ne dormait jamais,

On pouvait voir dans ses yeux, défiler les frontières de son pays, avec des barbelés autour des montagnes et des bombes dans ses collines.

La nuit il lisait des cartes marines en pensant que la vie est une boussole, sans savoir comment retrouver le Nord.

D'ailleurs dans son pays de bombes et de barbelés, tout le monde avait perdu le Nord.

Et il cherchait toujours le moyen de le retrouver.

Vous savez où est passé le Nord ? Même avec ma boussole, je ne le trouve plus.

« Petit regarde vers le Sud, là-bas il y a la mer. »

Le garçon aux yeux de lune prit son baluchon de rêve sa carte de séjour et ses chagrins. Il alluma une cigarette avec le soleil, accumula les cendres pendant la journée, et les renversa sur la lune la nuit.

Car le soleil était son briquet et la lune son cendrier.

C'est ainsi que la couleur de cette lune était un peu de couleur cendre.

J'oubliais de vous dire, ce garçon portait un chapeau noir, et monta sur un

éléphant pour traverser le temps du soleil à la lune.
Arrivé à la mer il rencontra un serpent. Sais-tu où se trouve le Nord ?
« Traverse la mer et tu le trouveras. »
Il prit le serpent, le mit dans son chapeau, et traversa la mer sur le dos de son éléphant.
De l'autre cote de la mer il y avait le Nord.
Tu croyais m'avoir perdu, me voilà !
Et le Nord regarda le garçon et vit que l'un de ces yeux était la lune, et l'autre le soleil.
Quand il pleurait ses yeux étaient comme un fleuve sur lequel quelqu'un migre d'un pays réel à un autre pays imaginaire.
Quand le garçon plissait un œil les marées se formaient quand il plissait l'autre, le fleuve s'asséchait.

Car celui qui retrouve le Nord en franchissant la mer à dos d'éléphant, un serpent dans son chapeau, parfois il trouve son chemin avec la lumière du soleil, parfois il brûle ses rêves avec le feu du soleil.
Souvent il devient un petit prince. Alors le serpent sort de son chapeau et le pique.
Et la boussole regarde au loin le Sud s'enfoncer au fond de son destin.

**

Taimaa – La différence fait la différence

Un jour de mes premiers mois en France, j'ai eu rendez-vous chez le dentiste. Le médecin était français mais son assistante algérienne.

Il a commencé à regarder attentivement mes dents. Quand il a fini, il m'a expliqué ce qu'il devait faire, mais je n'ai rien compris. J'étais vraiment incapable de savoir ce qu'il voulait me dire.

À cette époque, je pouvais créer des petites phrases en français, mais la compréhension orale était très difficile pour moi. Je lui ai dit que je ne

comprenais pas ce qu'il disait. « Ne t'inquiète pas, mon assistante parle arabe. Elle va traduire », il m'a répondu. Il était soulagé que quelqu'un puisse m'aider.

La femme m'a regardée et m'a m'expliqué comment le médecin voulait soigner mes dents. Je ne comprenais absolument aucun mot. L'accent algérien est complètement différent de mon accent : ils prononcent les lettres et les mots d'une manière que je n'avais jamais entendue avant !

Je me suis sentie gênée à ce moment-là, j'ai dû dire au médecin que je ne comprenais pas ce que son assistante m'avait dit. Il me fallait bien comprendre quel était le problème avec mes dents ! Je lui ai demandé de me réexpliquer en français... mais doucement. Il a beaucoup ri. Heureusement j'ai fini par comprendre.

Je pense qu'il était étonné, parce qu'avec son assistante nous parlions toutes les deux la même langue, sans pouvoir nous comprendre. Moi aussi, je trouve ça un peu bizarre mais c'est comme ça !

Taimaa, 22 ans, a quitté la Syrie en 2012, et vit à Marseille avec sa famille depuis 2018.

**

Nuh Tufan et Hélène – Ils ont toujours faim

Il voyageait dans sa tête sur un fil de fer barbelé à cloche pied, à cloche merle.

Les roses étaient pleines d'épines,
sa valise pleine de pétales de fleurs qu'il effeuillait en marchant.
Il boitait, tantôt sur un pied tantôt sur l'autre,
la tête pleine de clichés, photos d'hier enfouies dans sa mémoire
et il songeait à tous ces visages perdus.

Par le hublot du bateau il regardait la pluie qui commençait à l'applaudir.
Et il pleurait et il riait en regardant défiler sa vie.

Il avait toujours disparu.

Quels que soient les transports publics dans lesquels il prenait place... il ne pouvait atteindre sa destination.

Il était monté dans l'avion, mais son avion avait été mangé par les nuages.

Il était monté dans le train, le train avait été mangé par les montagnes.

Il était monté sur le navire, mais le navire avait été mangé par la ligne d'horizon.

Il était monté dans le bus, mais ce bus s'était perdu sous les lumières colorées de la ville qu'il ne connaissait pas.

... Ensuite...

Il a arrêté d'aller quelque part,

Il a choisi d'attendre aux arrêts de bus, dans les gares, à l'aéroport, dans les ports... il a salué les voyageurs et leur a distribué ses sourires, ainsi il se sentait moins seul...

Il a acheté des billets sans jamais monter à bord...

Tout le monde attendait là pour aller quelque part, et lui venait seulement pour dire au revoir aux gens qui sont sur le point d'être mangés par les montagnes, par les nuages, par les horizons, par les villes.

C'est depuis ce temps qu'il voyage dans sa tête en regardant passer les nuages sur les fils de fer barbelés.

**

Mohammed – Le zoo de Varsovie

Je suis parti de Turquie en 2017, avec un ami. Nous sommes allés en Pologne rejoindre mon frère.

J'ai trouvé du travail comme comptable dans une entreprise qui fabriquait des tortillas. Je travaillais toute la semaine et le dimanche, avec mes amis,

nous allions nous promener.

Un dimanche, nous avons décidé d'aller au zoo. C'était à Varsovie. Il faisait chaud. Nous avons acheté des glaces. La mienne était vanille chocolat. Puis, nous sommes allés voir les singes. Les singes sont mes animaux préférés. Un d'eux s'est approché de moi.

Et Hop ! il m'a volé ma glace !

Mohammed, 25 ans, est arrivé en France en septembre 2019.

**

Mouammar – L'exil comme une autre patrie

Qu'est-ce que l'exil signifie pour moi ? Pourquoi ai-je quitté mon pays, ma famille, mes amies et amis, les camarades de lutte pour le changement ? J'ai quitté mes souvenirs d'enfance, mes belles histoires, ma terre, ma maison, et mon oliveraie.

Beaucoup de questions parcourent ma tête, comme un détective, Mais je me sens confus qu'est-ce que je répons ? Je peux raccourcir le temps avec la phrase « la sensation d'aliénation dans la patrie est fatale ».

La peur des dommages physiques peut se manifester, après que les hommes du régime corrompu m'ont menacé de mort, si je continuais à les critiquer.

Oui, peur, je suis lâche, car l'âme est précieuse. Mais, au contraire, la lutte sans prix perd-elle son éclat et son sens ? Parfois, j'ai l'impression que l'exil n'est pas seulement un refuge contre la persécution, les guerres et la peur. C'est plutôt un climat favorable pour terminer ce que vous avez commencé. Au-delà de la Méditerranée, un autre monde a fermé les capteurs d'ouverture en raison d'un mensonge appelé Conservative Society. Oui, l'exil est pour moi un espace généreux pour penser librement, loin des pressions du retard

social, du militantisme religieux, de la terreur sécuritaire et de la stérilité politique.

Par contre, l'exil n'est pas facile. Il y a beaucoup de difficultés, comme parler une autre langue, vivre longtemps sans travail, sans logement indépendant, la difficulté de l'acceptation comme réfugié. Il y a un long trajet jusqu'à l'obtention des droits civiques.

Premièrement l'exil n'est pas un pays idéal ; peut-être doit-on dormir sous un pont ou au parc ou dans un Bunker sous la terre. Mais en comparaison de la situation de mon pays c'est un paradis. Ainsi on doit s'adapter à la culture, aux coutumes, à la vie sociale, la mentalité et les communications avec les personnes, les entreprises, les directions d'état et aussi connaître les associations qui peuvent aider.

Malgré toutes ces difficultés, l'exil est pour moi, une nouvelle patrie dont j'ai besoin, l'exil dans lequel je me sens chez moi. C'est un pays qui m'embrasse, me respecte, me donne l'espoir d'une vie meilleure.

Les migrants vivent dans leur pays sans avoir les moindres droits de réaliser leurs ambitions à l'égard d'une profession ou bien de fonder des petits projets.

Mais ils se sentent vivre dans leur propre patrie, vu la liberté de choix et de travail, vu l'épanouissement et la dignité. Le système ici c'est « l'homme qu'il faut à la place qu'il faut ».

A vrai dire, depuis que je vis en France je sens que la France est ma propre patrie, par contre au Liban et malgré les longues années que j'y ai passées, le sentiment était différent...

Mouammar, journaliste et écrivain libanais, a obtenu le statut de réfugié en décembre 2019

**

Nuh Tufan et Hélène – Le policier, le mouton et la frontière

La nuit, je fais clignoter mes yeux : un coup je les allume je me réveille,
un coup je les éteins, je me rendors !

J'ai un feu rouge dans la tête et un feu vert
L'un allume le chagrin, l'autre la joie de vivre.
L'un regarde vers hier, l'autre vers demain.
Hier c'était l'hiver et demain le printemps.

La nuit parfois, je rencontre un policier.
Il me dit : circulez y a rien à voir.

Le policier cherche dans mes poches, il y trouve des identités,
il me demande : tu es qui dans les identités. Je lui réponds : je suis en train
de chercher, toujours.

Vous voyez bien, plus de frontière, plus d'océan, rien que la nuit.
Ça ne fait aucun bruit la nuit.
Regardez le feu clignote tranquillement. Alors circulez y'a rien à voir.

Mais sur le trottoir, il y a un mouton noir et sur la chaussée un homme avec
un fusil.

Le mouton noir a cinq pattes comme les cinq continents, une patte par
continent.

Il sait bien lui, qu'il y a des frontières, et qu'on ne peut traverser qu'au feu
clignotant.

Mais comment circuler sans passeport ?

Vos papiers s'écrie le policier !

Je n'ai plus de papier, plus de pays et plus d'horizon, rien, rien que des
nuages et du vent.

Et dans mes valises des livres de poésie, de Shakespeare et de Saint
Exupéry,
et un œil bleu, qui se noie dans la mer noire.

**

Zeinep – Les nuages

Quand j'étais petite, j'habitais à Hacay, petite ville turque au bord de la Méditerranée. Notre maison était entourée d'un grand jardin avec des pins, très hauts et un verger.

Je me souviens surtout des pommiers, des poiriers et des cerisiers.

Je me souviens des fleurs, des roses rouges, des roses blanches, des roses de toutes les couleurs. Je me souviens des marguerites et plein d'autres fleurs.

J'ai oublié leurs noms mais je me souviens des parfums.

L'été, je passais des heures, couchée dans l'herbe. Je regardais le ciel et les nuages. Je cherchais dans les nuages, je trouvais un arbre puis des arbres puis un visage et un autre visage. Je trouvais des oiseaux.

C'était un monde imaginaire.

C'était un monde que j'aimais beaucoup.

Zeinep, 35 ans, mariée, mère de 2 enfants, est arrivée en France en juin 2019. Elle et sa famille ont obtenu le statut de réfugié en janvier 2020.

**

Nuh Tufan et Hélène – Les mots dans la terre

Dans mon jardin de pluie il y a des fleurs en papier avec des pétales de rêve.

Sur une fleur il y a tes yeux et sur une autre ton sourire.

Les fleurs ça se fane vite, même avec la pluie.

Dans mon jardin de pluie il y a des mots perdus, les mots d'hier et d'avant-hier

Et les mots se cachent dans les fleurs, parce qu'ils ont peur.

Dans mon jardin de pluie y a des fleurs en papier sur lesquelles j'ai écrit ton nom avec des pétales sur lesquels j'ai écrit mes rêves.

Quand il pleut, l'encre coule dans le sol, mes rêves s'y déversent.

Et les mots se cachent dans la terre, parce qu'ils ont peur.

Peur de la mémoire, peur de l'oubli, peur de tes yeux, peur de ton sourire.
Et la pluie tombe dans le jardin et ça fait un peu de bruit.

Ça ne fait pas de bruit, l'oubli, ça s'enfonce dans la terre,

Les pétales de mes rêves se referment sur ta vie.
Et la pluie recouvre d'encre les lettres de ton nom.
Sous le sol, mes mots sont silencieux et perdus.

On sent l'odeur de la terre, les gens appellent ça, l'odeur de la terre, mais ils
ont tort.

Ce sont mes mots qu'ils sentent : odeur de tristesse et de mélancolie

Le bruit de la pluie résonne comme de la musique à leurs oreilles.
S'il y avait un chanteur pour les chanter, ce serait une chanson.
Mais sous la terre mes mots n'ont plus de voix.

Dans mon jardin de pluie il y a mes mots, dans les pétales des fleurs et sous
la terre.
Et puis ton nom.

Mais mes rêves ont perdu à jamais la couleur de ton visage.

**

Nuh Tufan et Hélène – Le Funambule

C'est l'histoire d'un homme qui tombait toujours en même temps que son ombre.

Cela faisait un bruit sourd, et il se relevait tristement.

Le jour son ombre le protégeait mais la nuit elle disparaissait, et du coup il se faisait très mal.

Une nuit en regardant la lune il découvrit dans le ciel une partition de musique et s'accrocha aux notes sur la portée.

Un dièse, un bémol, un triolet, il chantonnait

en se balançant sur les fils de la partition, une mélodie douce presque imperceptible.

Il se promenait là-haut en regardant le monde d'en bas.

Et cette pluie de notes c'était comme des milliers d'étoiles qui le regardaient et il se sentait moins seul.

Il rêvait d'harmonie, de silence.

Quand il se taisait, c'est son ombre qui chantait alors il devenait noir comme la nuit, noir comme les notes.

Et il était heureux comme un Pierrot lunaire.

Taimaa – Le voyage de la mort

Tout dans ce monde commence par un miracle. Même le début de la vie sur cette terre était un miracle pour notre esprit humain.

En tant que faible être humain sur cette terre, je n'ai pas le pouvoir de créer un miracle pour changer la décision que j'ai entendue il y a 3 minutes. Elle va bouleverser notre vie.

Je ne comprends pas pourquoi mon père essaie de me convaincre de partir loin de cet endroit où je suis né, j'ai grandi, joué, ri et pleuré du fond du cœur.

Comment puis-je laisser 19 années de souvenirs derrière moi ?

J'en ai besoin, mon cher père. Crois-moi, je serai plus fort en gardant les souvenirs de notre maison, du jardin de notre voisin, des détails de notre quartier, de mon école, mes collègues, mes frères, ma mère... et toi, mon père qui est la personne la plus puissante sur cette terre.

Il y a 3 minutes.

L'horloge murale indique neuf heures, le ciel est nuageux et la peur se lit sur le visage de mes frères et de ma mère. Ils viennent d'entendre le bruit de l'explosion qui a tué notre voisin et sa femme.

Mon père entre, haletant, incapable d'absorber la quantité d'oxygène dont son corps a besoin. Son visage fatigué est figé par l'horreur. Il entre pour changer notre destin :

- J'étais avec le passeur. Tout va bien, nous avons fait affaire. Nous nous sommes mis d'accord sur la somme nécessaire pour nous emmener demain soir sur les côtes de l'Italie.

Je suis incapable de rester silencieux, je lui dis d'une voix ferme sans émotion sauf la peur de l'inconnu :

- Et qui t'a dit que nous le voulions ? Je ne sais pas nager, tu ne me l'as pas enseigné quand j'étais enfant. Et je ne veux pas mourir par naïveté. Quel est le problème de la vie ici ? Tu ne vois pas qu'elle est bien mieux que ton voyage terrifiant ?

- Tu ne vois pas plus loin que le bout de ton nez, mon garçon. Écoute-moi, imagine le confort que nous ressentirons après cette souffrance et comment notre vie va changer. Les étrangers nous accueilleront, comme s'ils attendaient notre visite depuis longtemps.

- As-tu oublié la phrase que tu nous dis toujours : qu'ils distribuent aux réfugiés les couleurs d'un dessin afin de dessiner et recolorer leurs rêves. Je ne suis pas convaincu car je n'aime pas peindre... Je préfère rester ici et terminer mes études à l'université : c'est mieux pour moi que ce risque à l'issue inconnue.

- Là-bas, les gens vivent comme des êtres humains. Tous ceux qui sont déjà en Europe me l'ont dit. Il n'y a plus de vie normale pour nous ici et je n'ai pas pris tous ces risques pour rester ici. Lorsque nous atteindrons la terre de la sécurité, vous terminerez vos études. Ne vous inquiétez pas pour ça. Votre avenir sera aussi brillant que la longueur de ta langue.

—Tu veux que j'étudie dans leurs universités ? Que se passera-t-il si quelqu'un me demande pourquoi j'ai quitté mon pays, pourquoi je ne suis pas resté pour le défendre et essayer de le reconstruire ?

- N'aie pas peur, personne ne vous posera cette question quand on saura que votre frère est mort en jouant, de la balle d'un traître et que nous vivions au milieu des barils d'explosifs, sous une pluie d'obus dont la fumée emplissait le ciel.

- Comme je souhaite que cela ne se reproduise plus... mais tu veux nous emmener de mort en mort ?

- Tout ce qui m'importe maintenant, c'est que tes frères et toi soyez heureux, loin des effusions de sang. Nous irons en Europe demain.

Je réalise qu'aucune force sur cette terre ne peut le faire changer d'avis. Je ne peux qu'obéir à ses ordres et entreprendre ce dangereux voyage.

**

Le lendemain, mon père appelle le passeur pour confirmer notre départ, et fixer les derniers détails.

Juste avant le coucher du soleil, ses rayons inclinés pénètrent les fenêtres de la pièce. La peur pénètre le cœur des membres de la famille. Même les enfants de moins de dix ans qui ne se rendent pas compte de ce qui se passe, sentent la gravité de la situation. Ils comprennent que quelque chose de nouveau arrive pour la première fois. La peur s'agite dans leurs yeux sans aucune raison.

Au milieu de la salle, ma famille se réunit. Leurs souvenirs de la guerre et des restes tachés de sang sont rassemblés. Mon père nous regarde en attendant la voiture qui va nous emmener. Il essaie de nous donner espoir et réconfort, de cacher sa propre angoisse devant la peur qui grandit dans nos petits cœurs. Tout en essayant de bricoler avec quelque chose dans ses mains pour éviter de voir nos yeux larmoyants, il nous dit : ne vous inquiétez pas, tout ira bien, si Dieu veut.

On roule environ une demi-heure, jusqu'au point de rendez-vous. Nous ne sommes pas les seuls. Il y a des dizaines de familles entassées pour partager avec nous le voyage de la mort, l'enthousiasme pour une nouvelle vie et la peur d'une fin inconnue... tous ces sentiments qui se mélangent en nous. Je suis vraiment surpris : comment ces personnes peuvent entreprendre ce voyage de leur plein gré... Est-ce que tous ces gens aiment vraiment dessiner et veulent colorer leurs rêves comme nous ? Je repense à cette phrase de mon père... J'espère que les couleurs continuent d'exister chez les Européens, car ici on ne peint plus qu'en noir et rouge.

De plus en plus de familles de migrants arrivent, telle une armée se préparant à affronter un ennemi extrêmement féroce que personne n'a encore jamais vaincu. Ma famille se mélange avec les autres. Elles échangent quelques mots en attendant les ordres du passeur arrogant.

À dix heures, les bus nous emmènent vers la mer. Le paysage est rassurant à première vue, il ne montre aucune hostilité. La mer est calme et silencieuse. C'est encore la nuit.

À la plage, des gens au regard cruel et effrayant nous attendent. Ce sont sûrement les sbires du grand passeur. Ils nous font monter dans un petit bateau pour en rejoindre un plus grand au large.

À ce moment là, tout va bien. Tout le monde commence à se sentir soulagé en arrivant sur le pont du cargo malgré les conditions du voyage. On est installés au sous-sol. Il y a de l'eau par terre. C'est le seul endroit où il n'y a pas de marchandises... Des gens sont empilés les uns sur les autres.

**

Le bateau démarre.

Malgré le calme qui règne, le cœur des passagers bourdonne toujours de cette peur de l'inconnu. Ils ne se sentiront pas à l'aise tant que le bateau n'aura pas rempli l'engagement de les garder en sécurité.

La plupart des gens trouve le sommeil au son des vagues calmes, et non à celui des bombardements. Pour certains, la peur les maintient éveillés.

Mon père et moi sommes assis au bord du bateau. On parle de nos beaux souvenirs. Je remarque les larmes qu'il essaie de me cacher. Il est profondément bouleversé de quitter son pays. C'est la première fois que je suis capable de savoir ce que mon père ressent. Je me demande, moi qui n'ai pas dépassé vingt ans, moi qui sens que j'ai laissé mon âme là-bas... comment se sent ce grand homme en laissant 50 années derrière lui dans son pays natal. Comment se sent-il d'avoir été contraint de quitter toute une vie dans ses moindres détails ?

Mon père se tourne vers moi en souriant, en commençant à fumer sa cigarette, à gonfler la fumée, lui rappelant la fumée des batailles qu'il laisse derrière lui :

- Je me souviens quand tu es rentré ce jour-là avec un visage pâle et que tu nous as dit avoir réchappé d'une balle perdue de sniper...

A mon tour, j'ai ri de mes misérables souvenirs :

- Je me souviens aussi de notre voisin quand il a été frappé par un éclat d'obus dans la cuisse. Il restait debout comme un poteau électrique, incapable de s'asseoir. On lui donnait de la nourriture, qu'il mangeait debout. Quand nous sommes allés lui rendre visite, il était incapable de s'asseoir. Nous avons ressenti une telle impuissance devant cette situation embarrassante...

- Quels beaux moments et quels jours cruels nous avons vécus avec leurs tristes détails. Tu te souviens quand nous passions un moment, assis avec les voisins de notre quartier à fumer la chicha sous la musique des bombardements. Nous fumions comme si nous voulions oublier cette guerre immonde, en faisant semblant de discuter de choses et d'autres.

Je ne pourrai pas oublier ces souvenirs tant que je vivrai, ils seront toujours dans mon cœur, surtout le jour où nous avons appris le début de la guerre. J'avais l'impression à l'époque que j'étais dans un film d'action et que j'avais à jouer un rôle que je n'avais pas encore découvert. C'était la première fois que je vivais une atmosphère inhabituelle. Les avions au-dessus de nous dansaient et les tanks jouaient la mélodie de la mort. Les gens essayaient d'échapper à cette fête macabre.

Tout doucement, les souvenirs me plongent dans le sommeil.

**

Des heures plus tard, mon père enjambe des gens qui dorment dans la cale du bateau pour atteindre l'escalier menant au pont. Il monte lentement les marches afin de ne déranger personne, comme un voleur qui prendrait leurs rêves et voudrait s'échapper. L'atmosphère est plus bruyante. L'horizon est à peine visible. Une brise fraîche souffle au moment où il fait le tour du bateau, inspectant le déroulement du voyage.

Il va vers le cockpit pour se renseigner sur ce terrible brouillard. Il y a deux gars, ils ont l'air fermé et agressif. L'un d'entre eux est le capitaine, l'autre, un des passeurs responsables du voyage. Il montre des signes d'ivresse et une odeur de vin, mêlée à celle de la mer, flotte dans la pièce. Le capitaine semble clairement inquiet du brouillard dense qui l'empêche de voir ce qui

se passe. Il dit que nous allons vers une destination inconnue, comme un homme aux yeux bandés marchant dans le désert.

Le passeur ne prête pas attention à ce que le capitaine dit. Il ne fait rien, contrairement à mon père qui suit tout avec prudence et attention : comment se passe notre voyage ? Le capitaine lui répond avec tension qu'il n'a jamais rien vu de tel dans sa vie de navigateur.

À travers le brouillard, une triste cloche retentit et le capitaine réussit à tourner le gouvernail. Puis le son disparaît. De temps en temps, des bips retentissent dans le brouillard et frappent les oreilles avec force.

Mon père dit au capitaine en pointant en direction du son : « Tu entends ? c'est un gros bateau, non ? »

Le capitaine dit avec une voix effrayée et deux yeux en quête de sécurité : « Quand ce son-là s'arrête, c'est un autre bateau à notre gauche. Dieu merci, il s'est éloigné. C'est le mystère de la mer qui comporte toujours de nombreuses surprises inattendues ».

Comme c'est beau et romantique quand on le voit de la plage, mais quand nous sommes au milieu de la mer, nous voyons l'autre côté de cette belle chose.

Pendant cette conversation entre mon père et le capitaine, les sifflements se rapprochent, et s'intensifient. Soudain, ils remarquent que quelque chose s'approche d'eux. Un état de panique se propage dans le cockpit. C'est un bateau. Le capitaine est tétanisé incapable de se contrôler, incapable de faire quoi que ce soit

Il nous percute sur le côté gauche. Attention, vous allez tomber ! hurle le capitaine. Mais le navire heurte notre bateau avant que mon père n'ait le temps de réagir. Il se retrouve projeté sur le pont.

Le bateau vire en arrière, on entend le bruit du bois se briser, puis l'eau couler à l'intérieur du bateau... tout le monde hurle en essayant de monter à l'étage pour éviter la noyade...

Mon père prend les gilets de sauvetage et les distribue aux enfants et aux femmes. Nous en avons tous un. Mais, désastre, il n'y en a plus pour certains hommes. Mon père est l'un d'eux.

En quelques minutes, tout le monde se rend compte que le bateau coule. Certains se jettent à l'eau quand d'autres s'accrochent aux bords et aux parois du bateau jusqu'à ce qu'il reprenne son dernier souffle et soit inondé d'eau.

**

Tout autour de nous est terrifiant : le froid glacial de l'eau, les vents violents, les vagues de colère qui dispersent les corps dans la mer.

Sur les cinquante hommes tombés dans l'eau, je suis le plus jeune. Nous faisons une chaîne humaine de peur de nous noyer et pour être côte à côte dans les derniers instants de cette vie, qui ne sera qu'une mort froide.

À ce moment-là, mon père cherche ma mère et mes frères. Il nage sur de longues distances sans gilet de sauvetage, pour tenter de les protéger.

Au bout de quelques heures, certains sont morts de froid, d'autres pris de trouble nerveux, et d'autres encore enlèvent leur gilet pour en finir, sacrifiant leur vie aux poissons affamés.

Bientôt le soleil se lève, témoin de ce désastre.

Tout le monde est mort, la mer a avalé 300 personnes. Seuls 3 hommes sont vivants, dont moi. Je suis secouru par les garde-côtes, qui me transportent à l'hôpital.

**

Trois mois plus tard.

Je me tiens au bord de la plage, et je me souviens de mon père, qui a été le prix de mon arrivée en toute sécurité. Je ne peux m'empêcher de lui envoyer quelques mots.

Je t'ai beaucoup attendu et tu n'es pas venu, j'ai regardé l'horizon, cherchant à te remercier pour la dernière fois, à remercier tes sacrifices pour nous. Le souvenir de ce triste jour restera immortel.

Sois sûr que la mer ne t'aimera pas comme je t'aimais.

Je vis maintenant dans l'inconnu. Tu m'as quitté. Où es-tu ? Je voudrais te raconter les nombreux souvenirs que nous avons partagés, mais les mots m'échappent et ma main est incapable de bouger pour t'écrire. J'aurais voulu poser un baiser sur ta tête avant de te laisser partir, bénir ton âme pure.

Je souhaite que la mer qui t'a kidnappé me permette de te voir une dernière fois. Sois sûr que je vais bien et que je suis celui que tu as toujours voulu que je sois. Ton enfant qui aura toujours besoin de toi, qui a perdu toute sa famille et qui est seul sur cette grande Terre. Mais ne t'inquiète pas, j'ai en moi la confiance que tu m'as accordée.

N'oublie pas que tu seras dans ma tête pour toujours, parce que je suis sûr que la vie ne donnera jamais naissance à une personne comme toi. Tu me manques tellement, j'espère de tout mon cœur que tu es dans un meilleur endroit maintenant et que tu es en paix. Je t'aime.

SAM ton fils qui t'aime plus que tout

Taimaa, 22 ans, a quitté la Syrie en 2012, et vit à Marseille avec sa famille depuis 2018. Elle s'est inspirée, pour écrire cette nouvelle, de son expérience et de récits que d'autres réfugiés lui ont faits.

**

Karine Richarme est formatrice en français langue étrangère depuis 2017 pour différentes associations engagées pour l'inclusion des personnes exilées. À Aix en Provence, elle intervient pour Each one (ex Wintegreat), sur leur programme d'accompagnement de personnes réfugiées dans la reprise de leur parcours professionnel. Favoriser le tissage de relations dans l'altérité et permettre à chacun de trouver une place dans notre société, sont au cœur de son engagement.

Yvette Risbourg a enseigné l'anglais langue étrangère à Londres où elle a vécu 26 ans.

En France elle a été pendant 15 ans membre bénévole de l'Association du Wagon Souvenir du Camp des Milles. Elle était chargée des visites avant l'ouverture du Mémorial. Elle a participé aux années de réflexion puis de préparation du Mémorial.

Bénévole à Agir en FLE, elle a proposé dès le début du confinement des cours quotidiens vidéo conférence à quatre migrants. Les textes *Souvenirs d'enfance* ont été écrits le dimanche !

Hélène Guidi, bibliothécaire pendant de nombreuses années à la Méjanes, participe au collectif Agir d'Aix-en-Provence, et notamment à la commission culture dont elle est la responsable.

Avec Nuh Tufan, elle a écrit plusieurs textes à quatre mains entre mars et mai 2020 pendant la période du confinement.

Leurs voix, leur imaginaire se sont répondus, au cours de ces moments de solitude.

Sylvain Prudhomme est né en 1979. Il a écrit plusieurs romans, dont le dernier *Par les routes* a reçu les prix Femina et Landerneau. Il publie aussi régulièrement des articles dans Libération et dans plusieurs revues littéraires.

En arrivant à la Méjanes, Il a posé son stylo et a évoqué ce vieil algérien qui passait ses journées à aller chercher du sable dans une carrière, et à le transporter chez lui pour le vendre... lui, écoutait les histoires drôles qu'il évoquait en conduisant... C'est ainsi qu'est né l'un de ses premiers romans : *Là avait dit Bahi*, Gallimard, 2011.

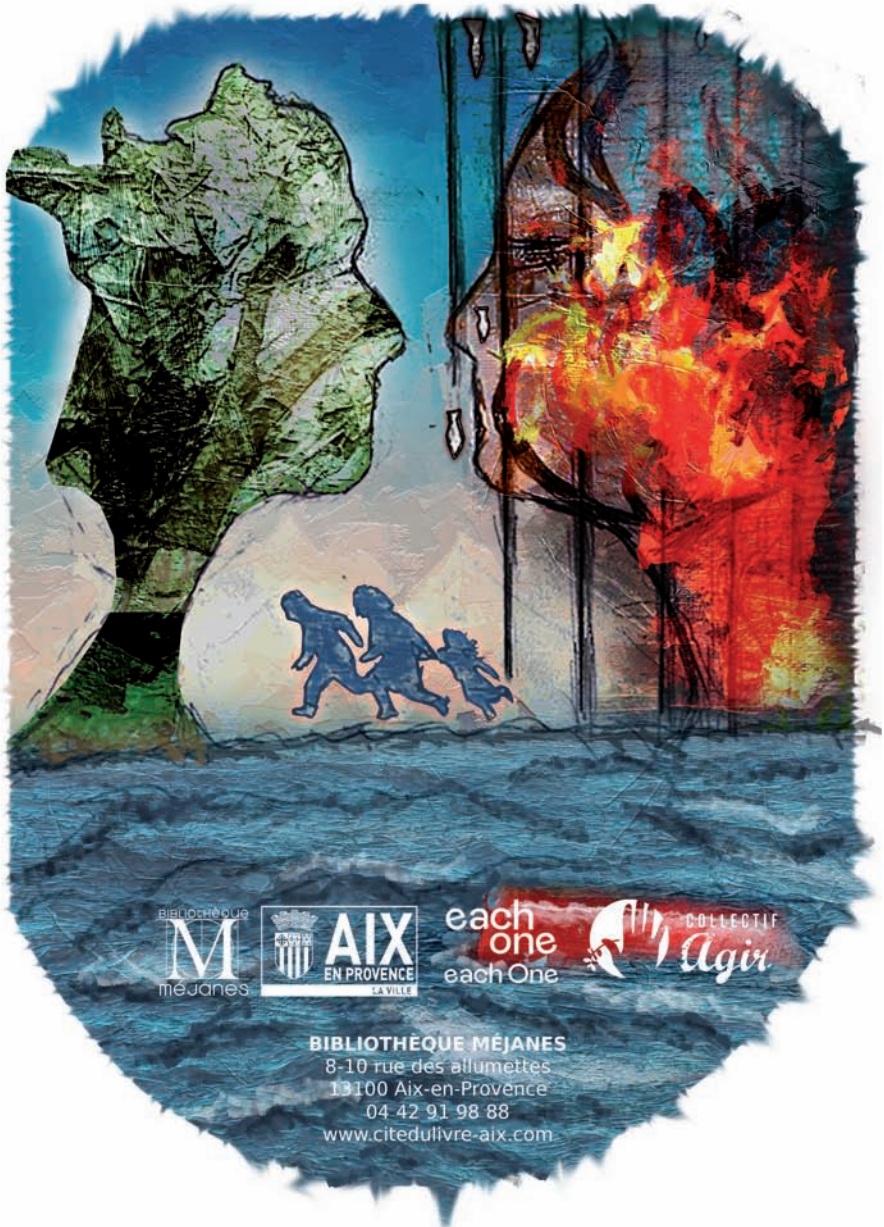
Puis il a parlé de la frontière mexicaine, où il est allé pour effectuer un reportage « En stop, le long de la frontière » pour la revue *Amérique* en 2016. Alors, comme en écho, plusieurs des participants à l'atelier lui ont répondu.

L'aventure commençait.

Ce recueil D'une rive à l'autre : paroles d'exil est l'histoire d'une belle aventure commencée à la Méjanes entre des exilés venus chercher la paix dans notre pays, et Sylvain Prudhomme, prix Femina et Landerneau 2019 pour son dernier roman Par les routes édité chez Gallimard. Les textes ci-dessous sont le souvenir et le prolongement de ces deux jolies rencontres. L'aventure narrative s'est poursuivie tout au long du confinement, pendant les cours proposés aux participants par le collectif Agir et l'IEP via le programme each one (ex Wintegreat).

Avec la complicité de Karine, Hélène et Yvette.

Souvenirs d'enfance, paroles d'exil, évocations poétiques à partager comme une promesse d'avenir venue d'ailleurs.



BIBLIOTHÈQUE
M
méjanes

 **AIX**
EN PROVENCE
LA VILLE

each
one
each One

 COLLECTIF
Agir

BIBLIOTHÈQUE MÉJANES
8-10 rue des allumettes
13100 Aix-en-Provence
04 42 91 98 88
www.citedulivre-aix.com